

## CHAPITRE V.

## LA PASSION AU POINT DE VUE ARCHÉOLOGIQUE.

La passion de Notre-Seigneur, son genre de mort et les instruments de son supplice ont été, dans ces dernières années surtout, le sujet de nombreuses études archéologiques dont les résultats, quoiqu'ils ne soient pas tous certains, intéressent particulièrement la légitime curiosité des fidèles<sup>1</sup>.

Les souffrances de Notre-Seigneur commencèrent au Jardin des Oliviers<sup>2</sup>.

Le Jardin des Oliviers ou Gethsémani est situé au nord-est de Jérusalem, au bas du mont des Oliviers, à côté du torrent

<sup>1</sup> O. Zöckler, *Das Kreuz Christi, religionshistorische und kirchlich-archäologische Untersuchungen*, in-8°, Gütersloh, 1875. Voir *ibid.*, p. XIII-XXIV, la bibliographie de la matière. Voir aussi J. H. Friedlieb, *Archäologie der Leidengeschichte*, in-8°, Bonn, 1843; C. Fouard, *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 2<sup>e</sup> édit., 2 in-8°, Paris, 1882, t. II, p. 325 et suiv.; E. Le Camus, *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, nouvelle édit., 3 in-12, Paris (sans date), t. III, p. 149 et suiv.; Cl. Fillion, *Évangile selon saint Matthieu*, in-8°, Paris, 1878, etc.; G. Marlin, *La Passion de N.-S. Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique*, in-12, Lyon et Paris, 1886; H. Fulda, *Das Kreuz und die Kreuzigung, eine antiquarische Untersuchung*, in-8°, Breslau, 1878.

<sup>2</sup> Matth., XXVI, 36-56; Marc, XIV, 32-50; Luc, XXII, 39; Joa., XVIII, 1-12.



de Cédron, sur sa rive orientale. Gethsémani signifie pressoir à huile. Le jardin est aujourd'hui entouré d'un mur<sup>1</sup>. Il a environ 70 pas de tour. On y entre par une porte située au sud-est. Il est divisé en quatre carrés, séparés les uns des autres par une grille, destinée à protéger les antiques oliviers qu'ils renferment contre la pieuse rapacité des pèlerins. On peut circuler tout autour, dans une allée assez large entre le mur et le grillage. Le premier carré à gauche en entrant n'a point d'oliviers. Les deux carrés au nord en ont chacun trois. Le quatrième carré en abrite un septième. Ces arbres vénérables portent les marques de la plus haute vieillesse. Ils sont soutenus par une maçonnerie, et chacun d'eux a trois ou quatre troncs, séparés les uns des autres par un assez large intervalle, parce qu'ils ont repoussé dans la suite des siècles en s'écartant de plus en plus du tronc primitif. Leur écorce est toute rugueuse et crevassée, comme couverte de cicatrices ou des rides de la vieillesse<sup>2</sup>. Si ces oliviers ne sont pas les mêmes qui ont été témoins de l'agonie du Sauveur, ils en sont du moins les rejetons. « L'olivier est pour ainsi dire immortel, a dit Chateaubriand, parce qu'il renaît de sa souche<sup>3</sup>. » Ces troncs eux-mêmes sont certainement séculaires et leur aspect contraste singulièrement avec celui des jeunes pousses qu'ils produisent encore.

La grotte de l'Agonie, où Notre-Seigneur eut la sueur de sang, est à quelques pas au nord du Jardin. On y pénètre par une sorte de couloir à ciel ouvert et assez profond. Elle

<sup>1</sup> Nous décrivons le Jardin des Oliviers tel que nous l'avons vu en 1888 et en 1894.

<sup>2</sup> Voir, Figure 5, un olivier du jardin de Gethsémani, d'après une photographie du P. van Hamme, S. J.

<sup>3</sup> Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, (*Œuvres complètes*, édition Ladvocat, t. IX), 1826, p. 220.



5. — Olivier du jardin de Gethsémani.



est grande<sup>1</sup>, et de forme irrégulière. Elle est soutenue par plusieurs piliers. Vers le milieu, une ouverture y laisse pénétrer le jour. La caverne est naturelle; le roc, presque partout à nu, est peint seulement en quelques endroits.

C'est de Gethsémani, où eut lieu la trahison de Judas, que le Sauveur fut conduit chez Anne<sup>2</sup> et chez Caïphe<sup>3</sup>, dont la demeure, selon la croyance traditionnelle, était située au côté opposé, sur le mont Sion, au sud-ouest de Jérusalem, dans la ville haute. Sur l'emplacement de la maison d'Anne, beau-père de Caïphe, s'élève aujourd'hui l'église des religieuses arméniennes schismatiques (Deir Zeitoun). Elle se compose de deux oratoires séparés, mais communiquant ensemble. A gauche de l'église, on voit, soigneusement enfermés dans un enclos, les rejetons de l'olivier où l'on dit que Notre-Seigneur fut attaché la nuit de la trahison<sup>4</sup>. Ces rejetons ressemblent assez à ceux de Gethsémani.

Pour aller de la maison d'Anne à celle de Caïphe, située au couchant, il faut sortir de la ville par la porte de Sion et faire un assez long détour, mais quand on y est arrivé, on s'aperçoit que de fait les deux maisons étaient autrefois voisines, séparées seulement par un jardin ou une cour dans laquelle on a construit, depuis, les murs de la Jérusalem actuelle. La maison de Caïphe est transformée en chapelle et appartient aussi aux Arméniens. L'autel est formé par une grosse pierre blanchâtre, dont une partie est visible des deux côtés et par derrière, et qu'on dit être la pierre du Saint-Sépulcre. A droite, dans le chœur, il y a un petit réduit où l'on dit que Notre-Seigneur fut emprisonné. On remarque au milieu du couvent une petite cour. C'est là,

<sup>1</sup> Elle est longue d'environ 17 mètres, large de 9 et haute de 3 mètres 50.

<sup>2</sup> Joa., xviii, 13, 24.

<sup>3</sup> Matth., xxiv, 37; Marc, xiv, 53; Luc, xxii, 54; Joa., xviii, 24.

<sup>4</sup> Cf. Luc, xxii, 63-65.



croit-on, que se trouvait saint Pierre, pendant qu'on jugeait son maître, et qu'il le renia trois fois<sup>1</sup>.

De la maison de Caïphe, on conduisit le Sauveur à Pilate, au Prétoire. Ce mot de Prétoire désigna d'abord la tente du général en chef dans le camp romain. Il fut aussi donné plus tard à la résidence d'un gouverneur de province, comme était Pilate, le cinquième procurateur de Rome dans la Judée, qu'il administra de l'an 26 à l'an 36 de notre ère. Ce faible représentant de Rome, qui condamna le Sauveur à la mort, par lâcheté, en reconnaissant son innocence, résidait ordinairement à Césarée, sur la mer Méditerranée; mais il s'était rendu à Jérusalem à l'occasion de la grande fête de Pâques, et il logeait au Prétoire, où il rendait aussi la justice, près du palais d'Hérode et de la tour Antonia, au nord-ouest du Temple.

Le Prétoire<sup>2</sup>, à ce qu'on croit, était situé en grande partie à l'endroit même où est aujourd'hui la cour actuelle de la caserne turque. On y voit encore de grosses pierres qu'on dit avoir appartenu à cet édifice. L'escalier qui conduisait de la cour supérieure, où était situé le Prétoire, à la cour inférieure, a été transporté à Rome, en 326, par l'impératrice Hélène, et il est vénéré près de saint Jean de Latran, sous le nom de Scala Santa. Il se compose de 28 marches de pierre, recouvertes de bois destiné à les protéger. On ne le monte qu'à genoux. Vers le milieu, il y a deux petits cercles, ouverts dans le bois protecteur, par lesquels on peut baiser la pierre même.

Le premier supplice qu'eut à subir le Rédempteur des hommes, livré à Pilate, fut celui de la flagellation<sup>3</sup>. Le Tal-

<sup>1</sup> Matth., xxvi, 58; 69-75; Marc, xiv, 66-72; Luc, xxii, 54-62; Joa., xviii, 16-18, 25-27.

<sup>2</sup> Matth., xxvii, 27; Marc, xv, 6; Joa., xviii, 28, 33; xix, 9.

<sup>3</sup> Matth., xxvii, 26; Marc, xv, 15; Joa., xix, 1.

mud la décrit en ces termes : « Les mains du condamné sont attachées à la colonne; alors l'exécuteur public lui ôte son vêtement, soit qu'il le déchire, soit qu'il l'en dépouille, de manière à découvrir la poitrine. Une pierre est placée derrière le patient. Sur cette pierre, le licteur est debout, tenant un fouet ou des lanières de cuir, pliées de manière à former deux courroies qui s'élèvent et s'abaissent sur le condamné. » Horace appelait avec raison ce supplice : *horribile flagellum*<sup>1</sup>.

La colonne de la Flagellation est aujourd'hui conservée à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède. Elle est de marbre noir avec des veines blanches, et a la forme d'une sorte de piédestal de 70 centimètres de hauteur et de 45 centimètres de diamètre à la base.

Quand Pilate eut consenti au crucifiement de Jésus<sup>2</sup>, les soldats romains, avant de le conduire au Calvaire, rassemblèrent dans le Prétoire toute la cohorte, qui se composait régulièrement de 625 hommes, et là, « l'ayant dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre<sup>3</sup>. » Ce manteau est appelé par les Évangélistes « chlamyde<sup>4</sup>, » espèce de manteau de laine, ouvert et retroussé sur l'épaule gauche, où il s'attachait avec une agrafe, afin de laisser le bras droit libre. La chlamyde est ici le nom grec du *paludamentum*, vêtement militaire du soldat romain. Il était de forme ovale, se portait par-dessus la cuirasse et retombait en arrière, à peu près jusqu'à mi-jambe. Les tribuns le portaient de cou-

<sup>1</sup> Horace, *Sat.*, I, 3, 119.

<sup>2</sup> Le cri des Juifs, qui décida le faible Pilate à consentir à la mort de Jésus : « Si tu délivres cet homme, tu n'es pas l'ami de César, » contient le mot de *φιλοκρίσαρ*. Ce mot a été retrouvé dans une inscription de Kertch, en Crimée : *φιλοκρίσαρ καὶ φιλορῶμαιος*; « ami de César, et ami des Romains. » Boeckh, *Corpus inscript. græc.*, t. II, n° 2123, p. 160-161, et dans plusieurs autres inscriptions. Voir *ibid.*, t. IV, index, p. 165.

<sup>3</sup> Matth., xxvii, 28.

<sup>4</sup> Matth., xxvi, 25, 31.



leur blanche; les généraux et les empereurs, de couleur pourpre.

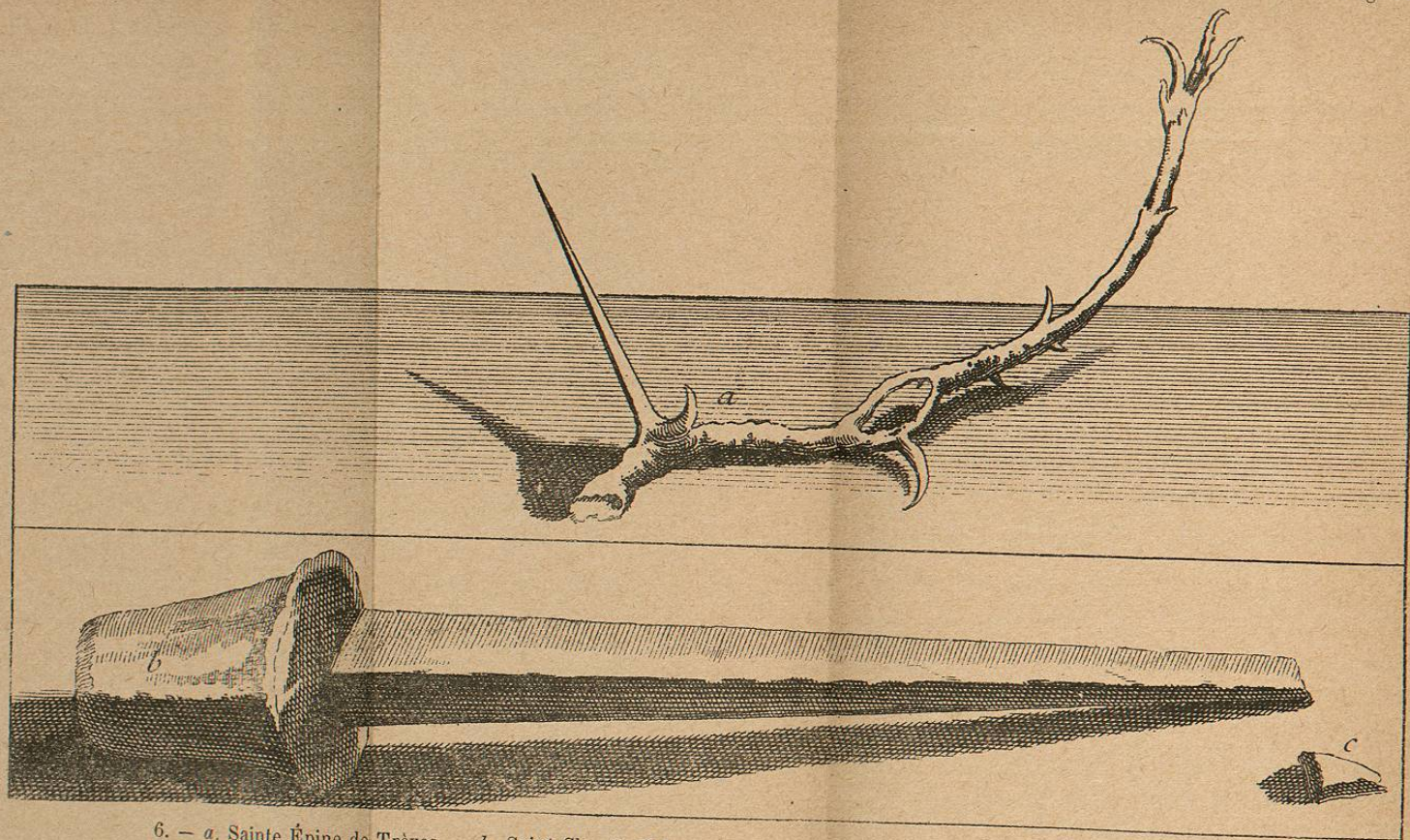
Après avoir revêtu le Sauveur de ce manteau dérisoire, les soldats, pour pousser jusqu'au bout leur cruelle moquerie, lui placèrent sur la tête une couronne d'épines<sup>1</sup> et dans la main droite un roseau en guise de sceptre<sup>2</sup>. La couronne était de joncs, entrelacés d'épines de *zizyphus*. La couronne proprement dite, donnée à saint Louis, roi de France, et longtemps conservée à la Sainte-Chapelle, qui fut construite pour la recevoir, est aujourd'hui à Notre-Dame de Paris. Pise possède, dans sa jolie église de la Spina, une branche de *zizyphus*, à laquelle elle doit son nom.

La couronne de joncs de Paris, « cette insigne relique, peut-être la plus remarquable de celles que possèdent les chrétiens, à cause de son intégrité relative,... se compose d'un anneau de petits joncs réunis en faisceaux. Le diamètre intérieur de l'anneau est de 210 millimètres, la section a 15 millimètres de diamètre. Les joncs sont reliés par quinze ou seize attaches de joncs semblables... Quelques-uns sont pliés et font voir que la plante est creuse; leur surface, examinée à la loupe, est sillonnée de petites côtes... Le Jardin des Plantes de Paris cultive un jonc appelé *juncus balticus*, originaire des pays chauds et qui paraît exactement semblable à la relique de Notre-Dame. Quant aux épines, nul doute... que ce ne soit du *rhamnus*, nom générique de trois plantes qui se rapprochent tout à fait de l'épine de Pise. » Ce *rhamnus* est le *zizyphus spina Christi* ou jujubier. Dans la couronne de Notre-Seigneur, ses « branches, brisées ou courbées vers le milieu pour prendre la forme d'un bonnet, *pileus*, étaient fixées par chacune de leurs extré-

<sup>1</sup> Matth., xxvii, 29; Marc, xv, 17; Joa., xix, 2, 5.

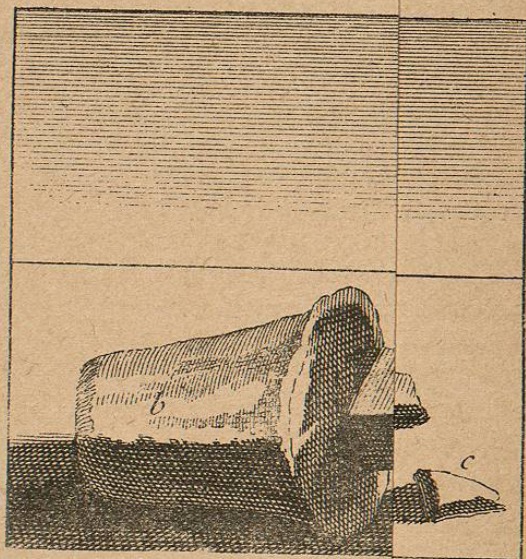
<sup>2</sup> Matth., xxvii, 29-30.





6. — *a.* Sainte Épine de Trèves. — *b.* Saint Clou de Trèves. — *c.* Pointe du Saint Clou de Trèves conservée à Toul.





6. — a. Sainte Épine de

mités, soit en dedans, soit en dehors du cercle de joncs... Il fallait que le cercle fût plus grand que le tour de la tête, afin de pouvoir l'y faire entrer, malgré le rétrécissement causé par l'introduction des branches, et l'on trouve en effet que la couronne de Notre-Dame, placée seule sur la tête, tomberait sur les épaules. On n'avait même pas besoin de nouveaux liens pour les fixer au cercle de joncs; et les rameaux passés alternativement dessus et dessous devaient suffire pour les maintenir. C'est cette opération que les [Évangélistes] ont pu appeler le tressage<sup>1</sup>. Les soldats sans doute évitèrent de toucher à ces horribles épines, dont chacune, plus tranchante que la griffe du lion, fait couler le sang en abondance<sup>2</sup>. »

La branche de zizyphus de Pise a 80 millimètres de hauteur. Elle portait autrefois six épines, dont trois seulement sont intactes. La principale a plus de 20 millimètres de longueur<sup>3</sup>. Celle de l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, est de 41 millimètres. Les deux que possède le grand séminaire d'Autun ont, l'une 38 millimètres et l'autre, 34 millimètres, elles sont blanches dans leur plus grande partie et d'un brun noir à leur base. La cathédrale de Trèves a un rameau de zizyphus de 10 centimètres environ de longueur, avec une épine droite et plusieurs épines courtes. Nous le reproduisons ici d'après dom Calmet<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Matth, xxvii, 29.

<sup>2</sup> Ch. Rohault de Fleury, *Mémoire sur les instruments de la Passion*, in-4<sup>o</sup>, Paris, 1870, p. 202-208. Cf. Gosselin, prêtre de Saint-Sulpice, *Notice historique sur la sainte couronne et les autres instruments de la Passion de Notre-Dame de Paris*, in-8<sup>o</sup>, Paris, 1828.

<sup>3</sup> Ch. Rohault de Fleury, *loc. cit.*, p. 213, 222, 215. Un grand nombre d'autres églises possèdent des reliques de la sainte Couronne d'épines. Voir *ibid.*, p. 202, 223.

<sup>4</sup> Voir, Figure 6, d'après Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, t. III, in-f<sup>o</sup>, Paris, 1728, vis-à-vis de la p. 423. Grandeur nature.



Après avoir été déchiré par la flagellation et le couronnement d'épines, le Sauveur fut chargé de sa croix pour être conduit au Calvaire. Le supplice le plus commun chez les Juifs était la lapidation. La loi mosaïque parle aussi du supplice du fouet, du supplice du glaive, mais celui de la croix était inusité. Si l'on attachait quelquefois les criminels à la croix ou plutôt à la potence, ce n'était qu'après leur mort, afin de les montrer en exemple, non pour les y faire périr. Puisque le Rédempteur voulait mourir pour nous, il pouvait être lapidé comme saint Étienne, jeté dans les flammes comme les compagnons de Daniel ou décapité comme saint Paul, mais il ne voulut point accomplir de la sorte son sacrifice ; il choisit un genre de supplice usité chez les Romains, qui étaient alors maîtres de la Palestine, et le préféra à tous les autres, parce qu'il convenait mieux à ses desseins de miséricorde et d'amour<sup>1</sup>. Il avait annoncé lui-même qu'il porterait sa croix et qu'il mourrait sur la croix : c'est là qu'il devait expirer en Dieu.

Nous nous représenterions difficilement le Sauveur lapidé, périssant par le feu ou par le glaive. La croix devait être pour lui une chaire sanglante, d'où il adresserait aux hommes ses dernières paroles. C'est le genre de mort dans lequel le supplicié conserve le mieux ses facultés ; là, Jésus pourrait rendre pour ainsi dire le dernier soupir à son gré, au moment qu'il aurait marqué, quand tout serait consommé ; non sous le coup du bourreau, mais comme maître de la vie et de la mort, en poussant un grand cri<sup>2</sup>.

La croix devait, d'ailleurs, lui fournir l'emblème le plus simple et le plus naturel de notre religion : elle parle à nos yeux et à notre cœur plus que tout autre supplice ; elle pouvait aussi devenir facilement, comme elle l'est devenue en

<sup>1</sup> « Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. » Heb., xii, 2.

<sup>2</sup> Matth., xxvii, 50 ; Marc, xv, 37 ; Luc, xxiii, 46-47.

effet, le symbole, la marque même du Christianisme. Nous pouvons la porter sur nous, et nous pouvons avoir partout sous nos yeux l'image du Crucifié<sup>1</sup>. Le bois de la croix était donc l'instrument prédestiné par la Providence pour la rédemption du monde.

Si le supplice de la croix était celui qui se prêtait le mieux aux vues du Sauveur pour ces raisons diverses, c'était également celui qui lui fournissait le moyen de satisfaire davantage son amour en souffrant pour nous, autant qu'il soit possible de souffrir. La croix est le genre de mort le plus long et le plus cruel. Elle ne fait pas de blessure mortelle ; on y meurt de faim et d'épuisement. Jésus n'y resta que trois heures, à cause de tous les tourments qu'il avait déjà endurés, mais on a vu des criminels y languir pendant trois jours. Aussi la croix était-elle réservée aux esclaves. Cicéron l'appelait : « servitutis extremum summumque supplicium<sup>2</sup>. » Jamais un homme libre, à plus forte raison un citoyen romain, n'était condamné à ce supplice ignominieux. Les tortures qu'on y endure en aggravent encore l'infamie. On se voit mourir comme à petit feu, et sans espoir, au milieu des plus cruelles angoisses physiques et morales, ce qui faisait qualifier ce supplice de : « crudelissimum teterrimumque supplicium<sup>3</sup>. »

La douleur la plus vive du crucifié, ce qui constituait, selon l'expression de Tertullien, « l'atrocité propre du supplice de la croix<sup>4</sup>, » c'était le percement des mains et des pieds, qui déchirait les membres les plus sensibles et mettait le condamné dans l'impossibilité de faire le moindre

<sup>1</sup> Aucun autre genre de supplice n'aurait pu fournir aux chrétiens un emblème si expressif et si commode.

<sup>2</sup> Cicéron, *In Verr.*, v, 66, 169.

<sup>3</sup> Cicéron, *In Verr.*, v, 66, 165.

<sup>4</sup> « Foderunt, inquit, manus meas et pedes, quæ propria atrocitas crucis. » Tertullien, *Adv. Marc.*, iii, 19, t. II, col. 348.